



JEANNE BENAMEUR

VIVRE TOUT BAS

ROMAN

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Comme née du paysage, une femme apparaît au bord de la mer. On apprend que son fils, après la traversée de “la grande souffrance”, n’est plus. On apprend qu’avant de disparaître, il l’a confiée aux bons soins de son ami Jean, fidèle d’entre les fidèles, qui l’accompagne à distance respectueuse et attentive. Au village, dans les collines, elle fait la rencontre cruciale d’une enfant que le destin a rendue silencieuse.

Entre vagues et falaises, le livre raconte sa prise d’élan vers une autre version d’elle-même, une évasion : Marie, mère et sainte, s’affranchit ici doucement mais sûrement de l’iconographie qui la fige. Et de la liturgie qui lui coupe la parole. Elle se découvre – corps et âme – à la rencontre des autres, au contact des vies sans bruit, par l’exercice et la transmission d’un savoir secrètement acquis dans l’enfance, une révolution intime, une liberté inouïe : écrire.

VIVRE TOUT BAS

“Domaine français”

JEANNE BENAMEUR

Elle est l'auteure d'une œuvre romanesque et poétique profondément empreinte de sa foi en l'humanité. Son dernier roman, *La Patience des traces* (Actes Sud, 2022), a reçu les prix Roman France Télévisions et Ouest. Simultanément à *Vivre tout bas*, elle publie *Vers l'écriture*, récit de transmission sur sa démarche, très personnelle, d'ateliers d'écriture.

© ACTES SUD, 2025
pour la présente édition

Illustration de couverture : © Albarrán Cabrera,
The Mouth of Krishna #730

ISBN 978-2-330-20040-4

JEANNE BENAMEUR

Vivre tout bas

roman

ACTES SUD

À l'ami cher, Jean-Paul (1944-2023).

Son doigt suit lentement le creux dans le tissu. Du bout de l'index, dans le long pli de sa tunique elle dessine le visage. Au secret.

Contre son flanc, elle le dessine.

Elle sourit. Il est là, présent, jour après jour d'absence. Elle retrouve ses traits, si près du ventre qui l'a porté, quand rien de lui ne pouvait encore se figurer.

Dans le creux du tissu, la présence et l'absence dos à dos se confondent.

Il n'y a plus que ce qu'elle voit, elle, à l'intérieur de sa poitrine, de son cœur, de la paume de sa main et ce qu'elle voit n'a pas de nom.

C'est une ombre. C'est l'effacement et c'est la vie puisque toute vie ne palpite que pour être effacée. Alors elle caresse ce qui s'efface. Et elle sourit. L'effacement est après tout une promesse, légère, comme le sable lancé par-dessus son épaule.

Elle est assise sur la roche plate qu'elle a repérée dès le lendemain de son arrivée, tout en haut

de la colline. C'est sa place du matin maintenant. Chaque jour.

De là, son regard peut suivre la pente caillouteuse jusqu'en bas, jusqu'à la mer.

Pour le moment elle se contente de contempler. Elle laisse le vent entrer dans ses cheveux. Elle ne les attache plus. Elle n'a plus besoin d'apparaître. Les mèches en broussaille masquent une partie de sa joue, de son front, le nez ou l'œil. Quand on fera son portrait, elle le sait, elle sera toujours front dégagé, offert, penchée sur l'autre visage. Elle sait tout cela et elle n'en a que faire.

Elle, elle est assise sur sa pierre plate et elle ne construit pas d'église.

Elle ramène ses deux mains près de sa bouche et elle souffle dans le creux de ses paumes. Puis elle respire cet air qui l'a habitée. Ce matin, il est porteur d'odeurs lointaines. Elle flaire. Seuls ou en groupes, des hommes et des femmes grimpent et dévalent des montagnes et des collines. Ils sont là-bas dans le monde et le nom des pays n'a plus d'importance. Ils marchent comme s'ils n'avaient aucun lieu sur terre où s'arrêter et vivre. Elle sent l'odeur de leurs corps et des herbes qu'ils ont foulées en chemin.

Il faut les accompagner.

Du bout des doigts elle caresse la chaleur autour d'elle. Ses mains suivent l'air comme des vagues.

Assise sur sa pierre, elle rajuste la lanière d'une sandale à la cheville d'une femme qui porte un

enfant sur son dos. Il la voit, elle qui se penche, qui renoue la sandale de sa mère. La femme, harassée, ne peut pas. Ses yeux sont fixés sur la route. L'enfant referme les paupières. Lui s'en souviendra.

Elle reste un long moment à suivre dans sa tête la longue cohorte. Ils n'ont plus que la route. Le nom d'un pays c'est quand on s'arrête, qu'on bâtit une maison, qu'on parle une langue avec les autres. La même langue et la même nourriture, les mêmes broderies sur les vêtements. Pour broder il faut le temps, assis auprès d'un feu, avec les voix des autres autour, et la patiente concentration à mêler les couleurs des fils. Eux tous, ils n'ont plus que la route.

Elle pose une main sur une chevelure, délicatement. L'homme pensera au vent peut-être dans ses cheveux, ou à une aile d'oiseau. Il lèvera à peine la tête et ne verra rien. Elle est déjà plus loin, à porter le sac trop lourd d'une silhouette encapuchonnée, homme ou femme, elle ne sait pas mais elle voit le dos courbé et l'âge qui entrave la marche. Le temps d'une montée trop rude, le sac n'aura plus pesé son poids de vie passée et du maigre avenir, quelques graines emportées à la hâte pour un jour où peut-être la terre à nouveau sous les pieds ne bougera plus. Elle caresse le vieux dos qui se déploie vertèbre après vertèbre, sous ses doigts. Elle entend le soupir. Maintenant le soupir est dans sa tête à elle.

Et soudain elle se dresse, ses pieds dévalent la pente vers la mer. Elle va entre les pierres qui glissent, s'accrochent parfois aux racines, donnent un appui fugace puis déboulent sur la terre sèche. Ses jambes l'entraînent dans le rythme de la course. Pour ne pas chuter, il ne faut pas s'arrêter. Elle le sait sans l'avoir appris.

Elle va jusqu'à la mer.

Entrer dans l'eau. Sentir l'air. Sentir combien il est léger et dense à la fois quand il touche l'eau.

Elle respire la surface de la mer, relève son front mouillé. L'air dans sa poitrine est chaud, vaste et lumineux.

Elle a quinze ans. Son ventre ne s'est pas encore arrondi. Elle n'a encore accueilli aucune vie à l'intérieur de son corps. Elle est vierge de tout. Autour d'elle tout est bleu. Il n'y a personne.

Son corps sait la porter sur la terre sèche. Il sait aussi la porter dans l'eau. Allongée, visage offert, paupières closes sur ce qu'elle seule voit, elle flotte.

Sous la surface de chaque chose bat une pulsation sourde. Sous sa peau aussi. Allongée dans l'eau bleue, elle ne pèse plus rien, bienheureuse.

Elle est venue jusqu'ici pour la mer et la maison perchée. Elle n'est pas vieille. Elle n'a pas d'âge. Là, dans l'eau, ce matin elle a quinze ans et elle se rappelle. Avant d'être vouée à plus vaste

que chaque vie humaine, elle a vécu. Elle pose sa main à plat sur son ventre. Aujourd'hui il n'est plus que le ventre d'une femme qui aime l'eau le soleil et les parfums sauvages. Une femme qui ne craint ni la solitude ni la profondeur de la mer. Elle est cette femme-là.

La paix l'entoure. La paix, il en aura fallu du temps.

Depuis qu'il était sorti de son ventre il ne la regardait pas comme un enfant regarde sa mère. Elle aurait tant voulu pourtant.

Quand elle le nourrissait, posé précautionneusement contre son sein, elle attendait. Elle attendait en vain la béatitude de ce moment qui l'avait ravie dans le tableau qu'offraient les autres jeunes mères. Son regard à lui la traversait. Il se perdait ailleurs. Savait-il déjà tant de choses ? Elle, elle ne faisait que le nourrir de son lait. Elle ne connaîtrait ni la joie ni la fierté devant son enfant rassasié, ses paupières qui se ferment doucement, sa tête qui cherche appui contre elle pour s'endormir.

Jamais d'abandon. Il gardait les yeux ouverts. Et elle n'osait pas croiser son regard. Déjà il n'était pas que son fils et il l'impressionnait.

Elle vivait une joie terrifiée.

Il était d'elle, à elle. Et il était un être absolu. Sans elle. De mère il n'avait pas besoin. Elle a connu cette liberté scandaleuse et douloureuse d'avoir enfanté qui n'avait pas besoin d'elle.

Elle a fait ce qu'il fallait. Jour après jour. Elle ne s'est soustraite à rien. Elle a même vécu le doute de l'homme à qui elle avait été promise en baissant la tête. Oui, elle a vécu tout ce qu'il fallait vivre.

Mais maintenant. Maintenant le temps est à elle et il n'a plus de limite.

Que personne ne vienne la troubler. Plus jamais.

C'est une femme farouche qui vit ici. Douce et farouche.

Elle a toujours avec elle des cailloux. Dans les poches de sa longue tunique ou au creux de ses mains. Ils la rassurent. Elle leur parle.

Elle n'attend de réponse de personne.

De réponse il n'y en a pas.

Alors pour que les questions ne se resserrent pas dans la gorge, ne durcissent pas, pour ne pas empêcher le souffle de passer, elles deviennent des cailloux. Ils sont précieux. C'est pour cela qu'on les dépose sur les tombes. *Ebben*. Elle, elle n'a pas pu les déposer sur sa tombe. Alors elle les garde dans ses poches.

Parfois elle les lance en l'air et les suit du regard quand ils tombent. Elle en ramasse un, laisse les autres. Ils dessinent d'étranges formes sur le sol plat devant sa maison ou n'importe où, là où elle s'arrête et les lance. Ils disent à celui qui saurait déchiffrer l'étrange dessin ce qu'elle sait au fond d'elle et qui ne peut se dire.

Elle marche parfois tout le jour et même la nuit.

Quand la lune éclaire elle va, seule, et ne se soucie jamais du chemin. Ses pas la ramèneront toujours à la maison tout là-haut. Elle laisse une bougie allumée derrière la fenêtre dont le haut s'arrondit. On dirait un coquillage éclairé par une lumière venue du fond de la mer. C'est son petit phare pour la traversée. Quand la lumière faiblit, elle rentre. Lentement.

Sur terre, on ne peut pas se perdre.

On ne fait que des traversées mesurées à l'empan de ses pas. On suit des chemins qui s'étoilent autour de la maison. Et on rentre.

Sa vie à elle maintenant, c'est entre la maison et la mer. Et c'est immense. Bien suffisant pour son corps.

Parfois la nuit quand elle sent un parfum qu'elle ne reconnaît pas, elle s'arrête. Elle s'imprègne de la senteur inconnue. Elle voudrait retrouver l'odeur si intense et délicate à la fois qui l'avait enveloppée une fois, une seule, et qui l'avait émerveillée. C'était juste avant qu'elle entende les étranges paroles qui lui disaient sa vie. Le parfum l'avait emportée.

Elle avait écouté car rien ne pouvait empêcher ces paroles de l'atteindre. C'était dehors et dedans à la fois.

Immobile, elle avait entendu sa vie. Tout le récit de sa vie, de ce qui l'attendait. Elle n'avait

pas frémi. C'était impossible de ressentir quoi que ce soit. Les paroles, claires, se déposaient et disparaissaient à la fois. C'était comme si le silence avait parlé puis s'était tu.

Le récit s'était arrêté à maintenant. Rien n'avait été dit de ce qu'elle vivrait quand elle aurait quitté le lieu de la grande souffrance.

Longtemps elle a attendu d'autres paroles, a attendu que le parfum inconnu à nouveau l'emporte. Comme cette première fois. Mais la première resterait l'unique fois, maintenant elle l'a compris.

Depuis elle vit avec ce silence. Il ne l'a plus jamais quittée. C'est le silence de toute sa vie. Et il est peuplé, il est changeant et porteur de couleurs. Quand elle est assise sur sa pierre plate le matin, elle attend que se donne la couleur du jour avant de se mettre en route. C'est une vision claire que le silence lui offre. Un jour bleu ou brun ou éclatant d'un jaune lumineux. Elle se laisse pénétrer par la vision et c'est la couleur qui guide la journée. Ce n'est pas elle qui choisit.

Mais qu'a-t-elle choisi ?

Lorsqu'elle était enfant, elle vivait comme toutes les autres petites filles. Il n'y avait à choisir dans sa vie que les jeux auxquels elle s'adonnerait avec les autres. Sa mère préparait les repas et le rythme des journées était le même, répété tranquillement.

Ce qui a changé le rythme c'est son entrée dans le monde des signes écrits. Elle était la seule fille à vouloir apprendre mais c'était impossible, les filles n'y avaient pas droit.

Elle apprenait quand même, en saisissant des bribes au passage, en observant ce que traçait le vieux maître de la pointe du bâton, avant qu'il ne l'efface. Il la voyait. Il ne disait rien. Le soir, dans sa maison tout au bout du village, il y repensait. Il n'avait jamais été confronté à un désir aussi brûlant d'apprendre. Il en était troublé. Il vivait seul. Il devait prendre seul sa décision, au risque de la colère des hommes. Un jour il l'avait emmenée avec lui après sa leçon aux garçons. Elle avait droit en tant que fille à la connaissance des plantes. Les signes, non. Elle apprit avec lui les plantes et aussi l'écriture. Ce fut un secret entre eux qui lui ouvrit la vie.

Chaque leçon était tracée de la pointe du bâton dans la poussière et chaque leçon était effacée quand ils repartaient. C'est elle qui du bout du pied devait recouvrir de sable les signes. À chaque fois son cœur se serrait.

Un jour elle n'aurait plus à effacer le savoir qui s'écrit, elle se l'était promis.

Rien n'était difficile. Le chemin s'ouvrait en elle sans heurt. Elle apprenait vite. Comme si la voix du vieux maître remuait au fond d'elle des strates bien plus anciennes, celles qui traversent les siècles et les vies éphémères. Elle apprenait et son front s'éclaircissait.

Cela eut une fin avec la mort du vieil homme.

Personne ne comprit ce qui s'était éteint en elle. Elle partait seule sur les chemins qu'ils avaient empruntés. Elle repoussait le sable comme elle le faisait à la fin de leurs leçons mais il n'y avait plus aucune parole dessous. Elle n'osait pas approcher les garçons et leur nouveau maître. Il avait la voix dure et le regard qui balayait les femmes comme si elles n'étaient rien.

Si elle avait pu continuer à apprendre, est-ce que la voix se serait manifestée ? Ou est-ce qu'une autre qu'elle aurait été choisie pour vivre ce qu'elle a vécu ?

Personne n'a deviné qu'elle savait déchiffrer le monde. Elle lisait, elle écrivait dans sa tête, ne laissait aucune trace de son savoir nulle part. Elle créa des poèmes pour cet étrange enfant qu'elle avait porté dans son ventre. Quand il s'endormait elle lui disait ses poèmes et peut-être, peut-être entraient-ils dans ses rêves... Il lui sembla parfois en entendre l'écho quand il parlait.

Quand elle contemple le ciel elle voit que rien n'a de limite.

Elle, elle ne possède rien.

Est-ce qu'aujourd'hui lui appartient ?

Si elle pleure, elle laisse les larmes couler.

De nouveau fils, elle n'a pas besoin. Avant son dernier souffle il lui a nommé Jean. Le doux

Jean. Mais lui qu'il lui avait été donné de porter, il a puisé toutes ses forces de mère. Elle n'en a plus et ne veut plus être la mère de personne. Jean veille sur elle de loin parce que le doux Jean a toujours su compter les pas de la bonne distance. Il lui arrive de citer un de leurs anciens compagnons qui lui a rendu une visite. Elle ne veut plus voir aucun d'eux.

Le doux Jean apporte des grenades qu'il a épluchées pour elle. Elle les mélange à la semoule de blé dont elle fait l'essentiel de ses repas. Ils partagent la nourriture. Puis il retourne au village. C'est quand elle le voit de dos s'en aller qu'il lui arrive d'avoir envie de le prendre dans ses bras, de l'embrasser et de lui souhaiter la bonne nuit paisible. Mais elle ne le fait pas. Les gestes restent dans ses bras le long de son corps. Ses jambes ne font pas un seul pas. Seules ses lèvres murmurent des paroles de douceur que peut-être la nuit lui portera. Il ne se retourne jamais.

Ce sont des nuits qui la tiennent en éveil.

Alors elle regarde les formes des arbres, des buissons qu'elle finit par distinguer dans l'obscurité. Longtemps. Puis elle rentre dans sa petite maison et nul ne sait ce qu'elle fait jusqu'au matin. Peut-être se demande-t-elle juste ce que c'est que de ne plus rien attendre et de respirer pourtant, dans le silence. C'est vivre tout bas.

Et qu'importe le vent qui se lève parfois, venu du sud, chaud et charriant un sable ocre qui se

dépose partout. Au matin, elle balaiera puis elle descendra près de la mer.

Le vent du sud amène la pluie dans les trois jours qui suivent. Elle l'a appris ici. Elle aime ce savoir nouveau qui lui est venu sans que personne ne le lui transmette. Aimer ce qui est nouveau elle n'y était pas habituée.